

LE PETIT PROVENÇA

Journal Quotidien d'Union Nationale

N° 13.932 - QUARANTIÈME ANNÉE - LUNDI 19 AVRIL 1915

LE NUMÉRO 5 CENTIMES

75, Rue de la Darse, 75 - Marseille

ANNONCES

Annonces Anglaises, la ligne : 1 fr. - Réclames : 2.75 - Faits divers : 3 fr.
Après Chronique Locale, la ligne : 5 fr. - Chronique Locale : 10 fr.
Les insertions sont exclusivement reçues
A Marseille : chez M. G. Allard, 31, rue Pavillon, et dans nos bureaux
A Paris : A l'agence Havas, 8, place de la Bourse, pour la publicité extra-régionale

ABONNEMENTS

Marseille, Bouches-du-Rhône, Var, Vaucluse, Gard 6 Mois 6 Mois 17 fr.
et Basses-Alpes 5 fr. 9 fr. 20 fr.
Autres départements et l'Algérie 5 fr. 11 fr. 20 fr.
Étranger (Union postale) 8 fr. 17 fr. 30 fr.
Les Abonnements partent des 1^{er} et 16 de chaque mois
Ils sont reçus à l'administration du Journal et dans tous les Bureaux de Poste

Le Kaiser et la Guerre

Un ami de Guillaume II, le fameux Herr Ballin, qui était, avant la guerre, l'un des plus gros et des plus riches armateurs allemands, faisait, il y a quelques jours, cette déclaration à un journaliste anglais : « L'empereur m'a toujours assuré qu'il n'a jamais désiré la guerre. » Pour lui, toute la responsabilité du conflit, ou tout au moins la plus large part de cette responsabilité, retombe sur l'Angleterre. Le kaiser et son peuple se sont trouvés entraînés, malgré eux, dans une aventure qu'ils avaient tout fait pour éviter...

Au fait le Ballin en question et ceux qui, en Allemagne ou hors d'Allemagne, tiennent le même langage que lui, espèrent-ils faire accroître de pareilles bourdes ?

Le kaiser pacifiste, voilà une légende que les Boches et leurs agents tendent à accréditer depuis quelque temps déjà, mais c'est une légende trop stupide pour que ses inventeurs et ses propagateurs puissent escompter son entrée dans l'histoire. L'histoire diplomatique de cette guerre de 1914-1915 ne sera écrite dans tous ses détails et d'une manière définitive que plus tard. Mais les éléments les plus essentiels en sont connus et ils suffisent amplement à déterminer, avec la plus irréfragable précision, les responsabilités qui pèsent d'un poids écrasant sur Guillaume II et sur son pays.

Chaque jour, d'ailleurs, depuis plus de huit mois que dure la guerre, chaque jour apporte des documents nouveaux à la charge de l'Allemagne, des documents nouveaux qui sont de nouvelles preuves.

C'est ainsi que l'on publie aujourd'hui le journal dans lequel le comte Axel de Schwerin a enregistré les conversations qu'il eut dans les premiers jours de juillet 1914 avec le kaiser et avec le comte de Moltke. Guillaume II lui dit un jour qu'il estimait que l'œuvre laissée par son grand-père était une œuvre inachevée. « C'était très bien », expliqua-t-il, « de s'être fait proclamer empereur à Versailles, ce n'était pas suffisant. Regardez la position géographique de l'Allemagne. Entourée d'ennemis, n'ayant pas sur la mer les débouchés nécessaires, ou n'en ayant que d'artificiels, peut-elle jouer le rôle prépondérant qui lui revient dans les destinées du monde ? Nous ne pouvons rester éternellement sur la défensive : ici ou là, nous devons faire l'effort final. »

Un autre jour, le comte de Moltke, à l'issue d'une conférence qu'il venait d'avoir avec l'empereur, communiqua ses impressions au comte de Schwerin : « L'empereur me déconcerte. Jusqu'à présent, il n'eût même pas voulu admettre la possibilité pour l'Allemagne de faire la guerre sous son règne, et vous savez mieux que personne, comme il chaperonnait le kronprinz toutes les fois que celui-ci semblait pacifiste, avec le parti ultra-militaire. Eh bien, croiriez-vous que ce soir il m'a gardé quatre heures à discuter les chances que nous aurions d'affronter glorieusement la lutte contre un ennemi qu'il n'a pas voulu me nommer ? » Et, quelques instants après, le comte de Moltke ajouta : « Eh bien, si vous voulez le savoir, je crains que, depuis des années, l'empereur ne nous trompe, et que, tandis qu'il se posait en ennemi de la guerre, il ne songeât continuellement, dans son for intérieur, au jour où il pourrait la déclarer... Je me flattais, jusqu'à ce jour, de connaître notre souverain ; je croyais avoir fouillé tous les replis de son caractère, et je m'aperçois de mon erreur. J'ai causé tantôt avec un empereur que j'ignorais, avec un homme qui n'est tout simplement nouveau... »

Cet homme nouveau, tel qu'il se révélait au grand chef militaire allemand devant sacrifié, nous le connaissons ainsi, et pour le retrouver, nous devons qu'à rouvrir notre Livre Jaune.

Relisons le rapport de M. Jules Cambon, adressé le 22 novembre 1913 à notre ministre des Affaires Étrangères, rapport dans lequel notre ambassadeur à Berlin mettait précisément en scène les deux interlocuteurs que nous présente aujourd'hui le comte de Schwerin : Guillaume II et le comte de Moltke. Nous y retrouverons la preuve de la duplicité du kaiser et, par surcroît, celle de la duplicité du chef du grand état-major. Car, en dépit de ses paroles hypocrites au comte de Schwerin, le comte de Moltke n'était pas moins partisan de la guerre que son empereur ; seulement, lui n'avait pas encore jeté son masque.

M. Jules Cambon, on s'en souvient, écrivait dans ce rapport : « Je tiens d'une source absolument sûre la relation d'une conversation que l'empereur aurait eue avec le roi des Belges, en présence du chef d'état-major général de Moltke, il y a une quinzaine de jours, conversation qui aurait, paraît-il, vivement frappé le roi Albert ; je ne suis nullement surpris de son impression, qui répond à celle que moi-même je ressens depuis quelque temps : l'hostilité contre nous s'accroît et l'empereur a cessé d'être partisan de la paix. » Le document est trop connu, et nous l'avons

nous-même trop souvent reproduit ou commenté ici pour qu'il soit besoin de l'analyser à nouveau. Nous nous bornons à le rappeler pour souligner que ses indications confirmeraient, s'il en était besoin, l'exactitude des confidences qui nous sont faites aujourd'hui par le comte de Schwerin.

En face de ces dépositions précises, et qui concordent au surplus avec tant d'autres preuves non moins irréfragables, que signifient les affirmations gratuites de tous les complaisants de Guillaume II qui s'évertuent à nous faire avaler la fable grotesque d'un kaiser pacifique, entraîné de force à la guerre par nous ne savons quelles ténébreuses manœuvres de la diplomatie anglaise ? La vérité est que Guillaume II a tenté un mauvais coup et que, s'apercevant maintenant avec terreur que l'affaire tourne mal pour lui et pour son empire, il voudrait bien essayer d'esquiver les terribles responsabilités qui pèsent sur lui. Mais il n'y parviendra point.

CAMILLE FERDY.

PROPOS DE GUERRE Déséquilibre

La situation est bien plus compliquée qu'on se le figure pour les gens d'affaires. La propagation des échéances et autres mesures moratoires ne suffisent pas à mettre les commerçants, qui souffrent de la guerre, à l'abri des mécomptes et des embarras.

« Un d'eux m'expose son cas, qui vaut d'être retenu parce que c'est celui de beaucoup d'autres. »

« Je suis un petit commerçant, m'écrivit-il. La mobilisation m'a surpris comme tout le monde, et au 2 août 1914, j'avais un découvert chez mon banquier et un gros fournisseur constituant d'une part mon passif et chez mes clients constituant d'autre part mon actif. »

« J'ai dû fermer mes portes et rejoindre mon corps sans avoir eu le temps de réaliser un seul centime, et, plus tard, quand j'ai essayé de le faire, toutes mes traites me sont retournées, mes clients m'ont rétracté derrière le « motif de guerre ». »

« Mais mon banquier et mon fournisseur, tranquillement demeurés à la tête de leurs maisons, ne l'entendent pas de cette oreille, car leur compte respectif me parvient majoré des intérêts à 6 % l'an. »

« De sorte que si je n'ai duré seulement un an, en admettant que je retourne, mon actif peut se réduire à zéro, par suite du décès ou de mauvaises affaires de mes clients, tandis que mon passif aura considérablement augmenté. »

« Est-il équitable et juste que, pendant que les mobilisés de la première heure, qui ont tout abandonné pour servir le pays, trouvent une situation péniblement acquise, il y en ait d'autres qui ne veulent consentir à aucun sacrifice et entendent continuer leurs affaires comme en temps normal ? »

« Il me semble qu'il y a dans cette situation quelque chose à modifier ; décréter, par exemple, que les comptes-débiteurs des mobilisés au 2 août seront arrêtés à cette date et n'aient pas à supporter de majoration d'intérêt. C'est le moins qu'on puisse demander aux favorisés du sort et de la fortune. »

« Ce que demande mon correspondant, semblerait-il, n'est pas excessif. »

« On ne peut nier qu'il y ait en ce moment un déséquilibre dans les charges financières des citoyens. Alors que la guerre a mis sur la palette — au sens matériel du mot — un nombre considérable de gens qui, avant, faisaient convenablement leurs affaires, elle fait cesser un facteur insoupçonné dans la caisse de beaucoup d'autres. »

« Ces derniers, que les scrupules patriotiques n'étouffent pas, ne voient dans l'anormale situation où se trouve le pays qu'une occasion de profiter, et non pas seulement au préjudice de l'Etat, mais aussi d'une foule de citoyens diables qui, mobilisés ou non, ne retirent rien de la guerre que débâtes et malheur. »

« Mais contre ce déplorable état d'esprit, on ne voit malheureusement guère de décret ou de loi qui puisse réagir. »

ANDRÉ NEGRI.

L'héroïque « Homme des Cavernes »

Le docteur Paul Grabain, correspondant de guerre du Berliner Tageblatt sur le front occidental, relate, dans une lettre sur les cavernes du nord de la France, l'exploit extraordinaire d'un soldat français qui, durant des mois, luttait tout seul contre les troupes allemandes.

« Non loin de la ferme de L..., raconte M. Grabain, se trouve une de ces cavernes qui, pendant les mois de l'hiver dernier, servait d'asile à un fantassin français, coupé des siens lors des combats de septembre. Qu'il se fût caché dans la grotte, cela est compréhensible. Mais qu'il ait réussi à se maintenir, pendant de longs mois en arrière de l'ennemi dans la solitude inhospitalière des montagnes, complètement abandonnées par les habitants, c'est là un mystère. Cependant, non seulement il vivait, mais il menait encore une lutte opiniâtre contre les nôtres. Toujours et toujours les coups de son fusil retentissaient derrière nos positions et ne manquaient presque jamais leur but. De nombreuses victimes succombèrent à son terrible tirailleur qui, s'abritant dans un pli de terrain et changeant toujours de place, envoyait le plomb meurtrier. Exaspérés, des patrouilles allemandes cherchèrent « l'homme des cavernes ». Sous ce nom, le tirailleur français qui pour son propre compte nous faisait ainsi la guerre, fut bientôt connu partout sur notre front. »

« On savait bien qu'il se cachait dans un trou des montagnes mais on ne réussissait jamais à s'en emparer dans la nuit du labyrinthe. Un jour cependant, lors d'une razzia, on eut la chance de le rencontrer et de lui barrer le chemin de la caverne. Et comme il ne voulait pas encore se rendre et continua à tirer désespérément dans tous les sens, quelques balles l'abattirent et mirent ainsi fin à cette vie originale et d'un romantisme sauvage du tirailleur. »

Lire à la 4^e page
Soldats de France
l'événement feuilleton de JULES MARY.

260^e JOUR DE GUERRE

Communiqué officiel

Paris, 18 Avril.

Le gouvernement fait, à 15 heures, le communiqué officiel suivant :

Une attaque allemande préparée par un violent bombardement a été prononcée par un bataillon contre nos positions au nord-ouest d'Orbey (Alsace). Elle a été repoussée. L'ennemi a laissé de nombreux morts devant nos tranchées. Nous avons fait une quarantaine de prisonniers.

Un avion belge a abattu un avion allemand près de Roulers.

Dans la même région, une de nos escadrilles a efficacement bombardé un terrain d'aviation.

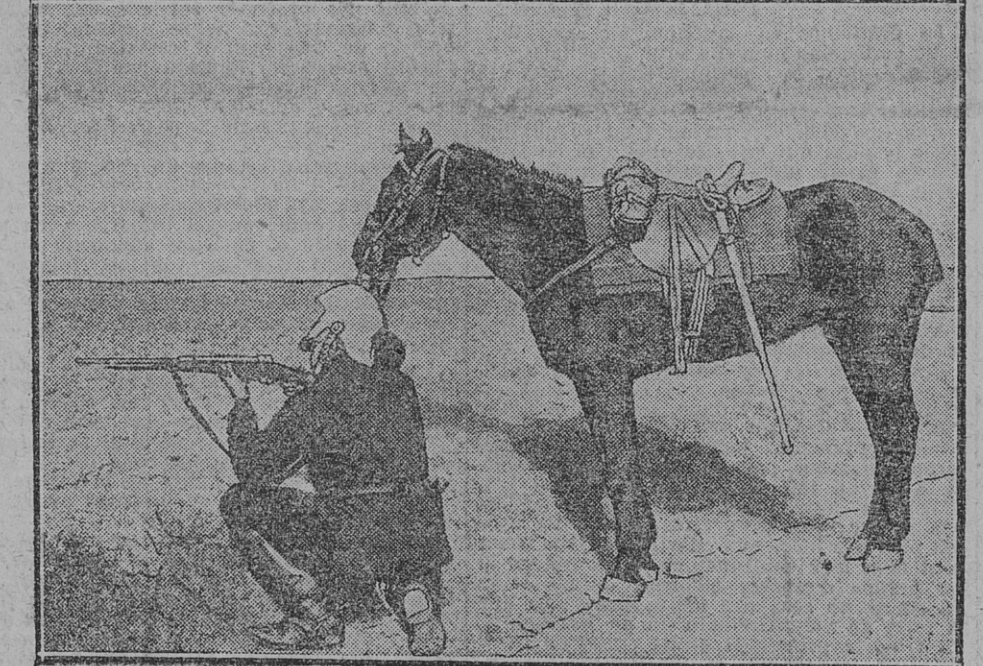


Photo : Mouris-Syral.

DANS LE NORD

Un dragon, surpris par une patrouille ennemie, la disperse à coups de carabine

Le sénateur Flaissières sur le Front

L'ancien maire de Marseille est cité à l'ordre du jour

Nos lecteurs n'ignorent pas que M. le docteur Flaissières, sénateur des Bouches-du-Rhône, ne se résignant pas, malgré ses 65 ans sonnés, à servir dans les hôpitaux de l'extrême-arrière, a demandé et obtenu sur ses instances un poste de médecin-major en première ligne.

Depuis trois mois qu'il est sur le front, en un point où la bataille n'a jamais cessé de faire rage, notre éminent ami et collaborateur a donné la mesure d'une énergie inlassable, d'un grand courage et d'un dévouement constant.



M. le docteur Flaissières
sénateur des Bouches-du-Rhône, médecin-major de 1^{re} classe au 11^e de ligne (réserve de la territoriale), qui vient d'être cité à l'ordre du jour.

par des lettres d'amis qui l'ont vu à l'œuvre, avec quel sang-froid, avec quelle énergie tranquille et souriante, il accomplissait sous le feu de l'ennemi les devoirs souvent difficiles de sa profession.

Nous savons aussi qu'il ne se bornait pas à soigner les blessés ; mais qu'à côté des combattants, dans les tranchées de première ligne, il n'avait pas hésité à faire le coup de feu...

« Nous savons de quelle vénération l'entourent tous ceux qui l'approchent et l'estime particulière dont l'honorent ses chefs, — hommage qui s'était traduit par une citation à l'ordre du jour. »

« Mais mon banquier et mon fournisseur, tranquillement demeurés à la tête de leurs maisons, ne l'entendent pas de cette oreille, car leur compte respectif me parvient majoré des intérêts à 6 % l'an. »

« De sorte que si je n'ai duré seulement un an, en admettant que je retourne, mon actif peut se réduire à zéro, par suite du décès ou de mauvaises affaires de mes clients, tandis que mon passif aura considérablement augmenté. »

« Est-il équitable et juste que, pendant que les mobilisés de la première heure, qui ont tout abandonné pour servir le pays, trouvent une situation péniblement acquise, il y en ait d'autres qui ne veulent consentir à aucun sacrifice et entendent continuer leurs affaires comme en temps normal ? »

« Il me semble qu'il y a dans cette situation quelque chose à modifier ; décréter, par exemple, que les comptes-débiteurs des mobilisés au 2 août seront arrêtés à cette date et n'aient pas à supporter de majoration d'intérêt. C'est le moins qu'on puisse demander aux favorisés du sort et de la fortune. »

« Ce que demande mon correspondant, semblerait-il, n'est pas excessif. »

« On ne peut nier qu'il y ait en ce moment un déséquilibre dans les charges financières des citoyens. Alors que la guerre a mis sur la palette — au sens matériel du mot — un nombre considérable de gens qui, avant, faisaient convenablement leurs affaires, elle fait cesser un facteur insoupçonné dans la caisse de beaucoup d'autres. »

« Ces derniers, que les scrupules patriotiques n'étouffent pas, ne voient dans l'anormale situation où se trouve le pays qu'une occasion de profiter, et non pas seulement au préjudice de l'Etat, mais aussi d'une foule de citoyens diables qui, mobilisés ou non, ne retirent rien de la guerre que débâtes et malheur. »

« Mais contre ce déplorable état d'esprit, on ne voit malheureusement guère de décret ou de loi qui puisse réagir. »

ANDRÉ NEGRI.

L'héroïque « Homme des Cavernes »

Le docteur Paul Grabain, correspondant de guerre du Berliner Tageblatt sur le front occidental, relate, dans une lettre sur les cavernes du nord de la France, l'exploit extraordinaire d'un soldat français qui, durant des mois, luttait tout seul contre les troupes allemandes.

« Non loin de la ferme de L..., raconte M. Grabain, se trouve une de ces cavernes qui, pendant les mois de l'hiver dernier, servait d'asile à un fantassin français, coupé des siens lors des combats de septembre. Qu'il se fût caché dans la grotte, cela est compréhensible. Mais qu'il ait réussi à se maintenir, pendant de longs mois en arrière de l'ennemi dans la solitude inhospitalière des montagnes, complètement abandonnées par les habitants, c'est là un mystère. Cependant, non seulement il vivait, mais il menait encore une lutte opiniâtre contre les nôtres. Toujours et toujours les coups de son fusil retentissaient derrière nos positions et ne manquaient presque jamais leur but. De nombreuses victimes succombèrent à son terrible tirailleur qui, s'abritant dans un pli de terrain et changeant toujours de place, envoyait le plomb meurtrier. Exaspérés, des patrouilles allemandes cherchèrent « l'homme des cavernes ». Sous ce nom, le tirailleur français qui pour son propre compte nous faisait ainsi la guerre, fut bientôt connu partout sur notre front. »

« On savait bien qu'il se cachait dans un trou des montagnes mais on ne réussissait jamais à s'en emparer dans la nuit du labyrinthe. Un jour cependant, lors d'une razzia, on eut la chance de le rencontrer et de lui barrer le chemin de la caverne. Et comme il ne voulait pas encore se rendre et continua à tirer désespérément dans tous les sens, quelques balles l'abattirent et mirent ainsi fin à cette vie originale et d'un romantisme sauvage du tirailleur. »

Lire à la 4^e page
Soldats de France
l'événement feuilleton de JULES MARY.

LA GUERRE

La prise du Bois jaune brûlé

L'état-major allemand avoue ses défaites; mais il y met quelques réticences

Bordeaux, 18 Avril.
Les membres de la Commission des travaux publics, présidée par M. Rabier, député, sont arrivés aujourd'hui à Bordeaux. Ils ont été reçus par le préfet et le maire. Demain, la Commission visitera le port.

LA SITUATION

De notre correspondant particulier - Paris, 18 Avril.

Aux violents engagements dont la région de Verdun a été le théâtre ces jours-ci, a succédé une accalmie passagère. Depuis avant-hier, tout se borne à des engagements d'artillerie, car le canon, lui, ne s'arrête jamais.

On peut prévoir que la bataille va reprendre, pour chasser le Boche des positions qu'il occupe encore sur les Hauts-de-Meuse. On a comparé assez justement la pointe que le front allemand dessine à Saint-Mihiel à une herminette. Nous procédons à l'étranglement de celle-ci. Le résultat est long à atteindre, parce que l'ennemi a pu s'organiser d'une manière formidable. On le comprendra, quand j'aurai dit qu'il a construit de toutes pièces deux lignes de chemins de fer reliant Metz à Saint-Mihiel, et l'autre Metz à Harville. Ces deux voies ferrées lui assurent des communications faciles et rapides entre tous les points de sa ligne.

Mais, d'ici peu, les lignes seront complètement sous notre feu, tandis que nous attaquerons la herminette par sa base à peu près sans effort.

Il n'est pas nécessaire d'insister, je me borne à observer que les événements de ce côté doivent être attentivement suivis.

Dans les Vosges, nous avançons également. Le sommet que nous avons conquis hier, domine les deux vallées à l'Est et à l'Ouest, c'est un gain important.

Voilà deux jours que le grand état-major russe ne nous a rien fait savoir, ou à peu près. On a pu remarquer que ses silences précédents étaient généralement des communications intéressantes.

Le grand-duc Nicolas est aussi discret que Joffre, il parle peu, mais il agit.

Le général Maunoury reçoit la grand croix de St-Michel et St-Georges

Paris, 18 Avril.
Le prince de Connaught s'est rendu, hier après-midi, auprès du général Maunoury, pour lui remettre, au nom du roi d'Angleterre, la grand-croix de Saint-Michel et Saint-Georges.

Le prince et le général s'entretenaient amicalement quelques instants.

Logés d'abord dans des baraques, ils ont subi pendant deux jours de soins très délicats, mais sa santé est satisfaisante que possible.

L'état moral est parfait.

Le retour d'Allemagne d'un Député français prisonnier

Paris, 18 Avril.
Nous avons eu la bonne fortune de rencontrer M. Léon Pasqual, député d'Avignon, qui est rentré à Paris vendredi, après sept mois de captivité en Allemagne.

L'honorable député du Nord a bien voulu nous accorder un entretien fort intéressant, dans les circonstances toutefois nous commandant de ne rapporter qu'avec la plus prudente réserve.

M. Pasqual, et d'autres officiers, avaient été emmenés à Torgau, en Silésie, où ils avaient pour compagnons des Anglais et des Russes. Ils furent remis aux autorités allemandes dont ils étaient porteurs et furent même soumis à plusieurs fouilles.

Logés d'abord dans des baraques, ils obtinrent, par la suite, de coucher dans des chambres. Les officiers supérieurs, de général à capitaine, touchaient une solde de cent marks par mois, sur laquelle ils devaient payer leur nourriture, les lieutenants soixante marks. Pour toute sortie, il leur était permis de se promener dans une cour.

Le régime, on voit, laissait beaucoup à désirer.

Mais les souffrances physiques ne sont rien auprès des tortures morales que nous subissons, ajoute aussitôt M. Pasqual.

En effet, chaque jour, on nous communiquait complaisamment les journaux allemands, qui nous apprenaient les plus extraordinaires défaites françaises, l'investissement de Paris et autres balivernes, auxquelles, naturellement, nous n'ajoutions aucun crédit.

Notre vie se poursuivait triste, vide et monotone jusqu'à la mi-mars.

L'ambassadeur d'Espagne à Berlin, qui est chargé des intérêts français en Allemagne, s'acquiesce de sa mission avec l'activité la plus louable, vint visiter la forteresse et me fit appeler. Il m'exposa qu'en matière de représailles des officiers français prisonniers seraient envoyés dans les mines pour travailler avec des forçats, si des officiers allemands, condamnés par nos tribunaux pour pillage, étaient emmenés à Cayenne comme l'annonçait un journal parisien.

En même temps, il me pria d'intervenir auprès du gouvernement français, qu'il avait aussi personnellement.

Autour de moi fut donc donnée de télegrapher à M. Millerand.

Plus tard, j'appris, par la lecture des journaux allemands, que l'incident était clos. L'information visée était inexacte. Les officiers pillards n'étaient pas au bagne, mais subsistèrent leur condamnation dans un camp.

Nos malheureux camarades échappèrent au terrible sort dont les Boches les menaçaient.

Le 9 avril, le capitaine Pasqual, sur ordre du ministre de la Guerre, était transféré au camp modèle de Blanckenburg. Le 12, il reçut la visite du directeur des affaires extérieures au ministère de la Guerre, qui lui annonça sa libération, le priant, toutefois, en

schémas, et au nom de l'humanité — car les Allemands osent employer ce mot-là — d'intervenir auprès des ministres de la Guerre et des Affaires Étrangères pour obtenir une solution rapide à l'égard des officiers français ressaisissant particulièrement : le renvoi des prisonniers civils français et belges contre des prisonniers allemands retenus en France ou dans nos colonies, les échanges, médiocrités militaires et le sursis d'exécution des peines encourues par les soldats pour des délits de droit commun.

M. Pasqual accepta.

Le mercredi matin, il était reconduit à la frontière suisse. L'accueil le plus courtois lui fut réservé chez nos voisins, et, dès samedi matin, il s'est acquitté de sa mission.

En terminant, le député du Nord nous a dit l'émotion de son retour au pays, et sa joie de l'avoir retrouvé si ferme et si résolu, enfin sa confiance dans la victoire finale de nos armes.

NOUVELLES DU FRONT

La Prise du Bois jaune brûlé

Officiel - Paris, 18 Avril.

C'est une affaire du mois dernier, mais il n'est pas trop tard pour en parler encore, puisqu'elle fut un succès brillant, riche en leçons d'héroïsme.

Le Bois jaune brûlé était situé — car de ses arbres il ne reste aujourd'hui ni feuilles, ni branches, ni troncs — un peu à l'ouest de cette cote 196 que nous avons enlevée à l'ennemi au mois de mars sur la ligne de crêtes, au nord de Messin-Hutten. Un de nos régiments d'infanterie, qui avait reçu l'ordre de la prendre d'assaut, s'en rendit maître en quatre jours. Il perdit du matériel, mais s'empara du Bois jaune brûlé, qui s'étendait sur un kilomètre en profondeur sur six cents mètres de front.

Les défenses allemandes

Le Bois jaune brûlé était un rectangle de 700 mètres de long sur six cents mètres de large, orienté sur les pentes méridionales de la hauteur 196. Les Allemands l'avaient soigneusement maché. C'était un dédale de tranchées, de boyaux, de fil de fer, d'abris blindés, recouverts de 4 mètres de terre. Tout cela fondit dans la grisaille du paysage champagnais, sans rien de saillant qui pût guider le tir de notre artillerie.

De nos positions, distantes de soixante à quatre-vingts mètres des lignes ennemies, nous distinguions une première tranchée face à nous, flanquée à l'est d'un abri à mitrailleuses ; en arrière, donc plus au nord, une deuxième tranchée ; au centre du bois, une sorte de réduit. Plusieurs attaques avaient été dirigées contre cette organisation fortifiée.

Elles avaient échoué, se brisant sur le glacis démodé de 80 mètres qui s'étendait au sud du bois. On décida donc d'attaquer le massif, de s'en approcher à la sape, de l'investir et ensuite de donner l'assaut à l'ensemble de la position.

Un heureux coup de main

Un heureux incident nous permit de gagner du temps. Un de nos râteaux de sape déboucha dans une tranchée allemande de 300 mètres de long qu'occupait une section d'infanterie de la Garde. Surprise par nos hommes, cette section fut prise à l'ennemi, et entièrement anéantie à coups de grenades. Nous ne fimes que trois prisonniers. Mais, dans la tranchée, nous débouchâmes d'un seul coup sur le massif principal.

L'heure de l'attaque en était avancée d'autant. Le surlendemain, on la déclanchait ; un bataillon à droite, un à gauche, un en réserve ; l'objectif final était la grande crête au nord du Bois.

L'attaque

Nos fantassins, exaltés par l'idée d'avoir affaire à la Garde, bondissant de leurs sapes avec un entrain admirable. Les fusils, les balonnettes mêmes leur servent peu. C'est à coups de grenades qu'ils opèrent les défenses de la tranchée allemande sont débordées et maîtrisées ; ils réussissent à enlever leurs mitrailleuses et leurs canons-revolvers, mais leur tranchée est à nous. Le bataillon de gauche, dès qu'il a vu son voisin de droite progresser, s'est à son tour porté en avant. Une ligne acharnée s'engage. Elle dure peu, mais elle est meurtrière. L'ennemi, déconcerté, recule et son repli est une fuite. Le réduit allemand est à nous. Trente prisonniers restent entre nos mains.

Il s'agit maintenant de redresser vers le nord le front d'attaque, de franchir la tranchée conquise. Le mouvement s'opère avec précision sous le feu de l'ennemi qui s'est ressaisi. A la banquette ou à la grande crête, nos fantassins s'élancent à l'ennemi. Le combat pied à pied dura jusqu'à quatre heures du soir. A la nuit tombante, nous atteignons les abords de la crête nord. Plusieurs centaines de cadavres allemands, appartenant tous au 9^e régiment de la garde à pied, couvrent le terrain.

Sans répit, nous nous organisons sur la position conquise. Saure précaution, car, à 5 heures du matin, une forte contre-attaque se déclenche sur notre droite. Pour tromper nos hommes, les soldats de la Garde ont revêtu des burnous de tirailleurs empruntés aux morts. La surprise est étonnée d'être faite par nos mitrailleuses, en quelques minutes, couche devant nos lignes quelques centaines de nouveaux cadavres. Le Bois jaune est à nous.

Un régiment de la Garde décimé

L'attaque du Bois jaune brûlé avait été menée avec un brio magnifique. Nos troupes, à dire vrai, étaient exaspérées. Elles savaient que les hommes de la Garde avaient échoué, en les torturant, les blessés de la veille, il existait une photographie représentant un blessé français la tête traversée par un canon de fusil qui a fait éclater la boîte orthonnale.

Plus de deux tiers d'un régiment de la Garde ont été anéantis en ce point. Nous avons eu trois cents tués, dont plusieurs officiers.

Nos héros

Dans cette chaude affaire, que d'actions d'éclat s'en sont suivies ! Malgré le feu intense des mitrailleuses et des canons-revolvers, arrive à la tranchée ennemie le premier de sa compagnie ; il tombe sur le tapis allemand mortellement frappé.

Le capitaine Dufour, après l'assaut qu'il a conduit, est l'ardent organisateur du terrain conquis et des sorties qui repoussent la contre-attaque. Il est grièvement blessé.

Le sous-lieutenant, sous un feu de deux fois, déjà cité à l'ordre, refuse de se laisser évacuer.

Le lieutenant Charrier fait des prodiges à la tête de sa compagnie de mitrailleuses ; il est mortellement atteint.

Le sous-lieutenant Hammann, frappé à mort lui aussi, tombe à genoux et le bras tendu vers l'ennemi, criant de toutes ses forces : « En avant ! En avant ! »

L'adjudant Didier, très grièvement blessé, pousse le même cri pour entraîner sa section.

Le sergent-major Remy, gravement atteint à la cuisse, reste au premier rang jusqu'à ce qu'une nouvelle balle le tue.

Le sous-lieutenant Quenault, grâce à son énergie, qu'il communique à ses hommes, les conduit et les maintient jusqu'à la dernière ligne avant l'ennemi.

Le capitaine Degiacini, le premier à l'assaut, est abattu le premier et tombe grièvement atteint à la tête de sa compagnie.

Le sergent Hurot est tué au moment où il se dresse pour rallier ses hommes qui hésitent sous le feu des mitrailleuses.

Le sergent Beaumont, qui n'a plus que quelques minutes de vie, demande à son capitaine : « Y sommes-nous ? » Et sur la réponse : « Nous y sommes ! » il s'affaisse en répondant : « Je meurs content ! »

Le capitaine de réserve dispose un véritable héroïsme dans sa mission d'agent de liaison ; il transporte sous le feu ses camarades blessés.

Le soldat Tinchant, estimé de tous pour sa grande bravoure, sort le premier de la tranchée en criant : « Allez, les enfants ! En avant ! Vive la France ! Nous les tenons ! »

Le soldat Ducarre, aussi adouci que calme, monte sur le parapet allemand pour mieux repousser la contre-attaque et entraîne par ses exemples ses camarades.

Le médecin-major Bedel, d'un dévouement et d'un entrain sans égal, accompagne l'attaque pour soigner sans cesse les blessés et, blessé lui-même, refuse d'être évacué.

C'est par l'effort constant de tous et de leurs parents que, depuis trois mois, sur tous les points du front, l'ennemi, impuissant à attaquer, recule chaque jour s'imposant à lui notre supériorité matérielle et morale.

Les interventionnistes sont plus convaincus que jamais qu'une intervention est imminente, et que les neutralistes ne furent jamais si convaincus que la neutralité continuera à être observée.

Le ministère du gouvernement, s'il est parfaitement favorable au travail diplomatique, est dépourvu et éternel par contre l'opinion publique.

L'armée est prête, la diplomatie travaille lentement, mais personne ne peut se vanter de voir clair dans l'avenir prochain qui attend l'Italie.

L'Action russe

Communiqué officiel russe

Pétrograde, 18 Avril.

L'état-major du généralissime fait le communiqué officiel suivant :

Les actions dans les Karpathes se sont concentrées, le 15 avril, dans le secteur des villages de Telépotsh et de Zuella, où, après des combats acharnés à la baïonnette, nous nous sommes consolidés sur les hauteurs que l'ennemi avait organisées.

Nous avons fait 1.140 prisonniers, dont 24 officiers, et nous nous sommes emparés de trois mitrailleuses.

L'ennemi a essuyé de grandes pertes en opérant des contre-attaques sans résultat.

Dans la direction du Stryi, nous avons repoussé avec succès des éléments ennemis qui avaient poussé contre nous une nouvelle attaque.

On ne signale pas de changement sur les autres fronts.

On constate une activité plus grande des avant-gardes allemandes dans la région de Mariampol et de Calvaria.

La Hollande et la destruction du "Katwijk"

La Haye, 18 Avril.

Il n'est pas exact que la Hollande ait envoyé à Berlin une présentation au sujet de la destruction du "Katwijk".

La Haye, 18 Avril.

La presse hollandaise continue de commenter très vivement la destruction du "Katwijk".

Le journal socialiste Volk écrit :

« Le torpilleur inopiné du "Katwijk" doit être considéré comme un fait de guerre. Il y a pas de doute que l'attentat commis par le gouvernement néerlandais doit adopter l'Allemagne, pour une raison quelconque, estime ne pas avoir à respecter plus l'engagement de la méthode qui, selon le professeur Steinmetz et quelques autres profonds penseurs allemands, doit régénérer le monde. Le spectacle serait réjouissant si, au lieu de cela, l'Allemagne n'était pas inquiétante et si affligée. »

Le Vaterland estime que l'attitude de l'Allemagne ne saurait pas être considérée comme différente, car il s'agit d'un fait de guerre, et tout à l'heure encore un torpilleur a essuyé au-dessus de nos têtes le feu de nos batteries.

Une nouvelle, et c'est au fond ce qui importe le plus, qu'il réjouira plus d'un cœur de femme et de mère française, l'Argonne de l'Argonne, l'Argonne n'est plus qu'un nom de bonne, sa forêt s'égarait en son sol desséché, et les poilus qui l'habitaient sourient au printemps.

La guerre n'a pas visité l'Argonne depuis le début de décembre dernier, et mes confères qui m'accompagnaient alors auront gardé, comme moi, le souvenir de la vision de boue et de pluie qui nous fut offerte.

Les lettres des combattants ont contribué, beaucoup plus encore que des articles de journaux, à répandre dans l'opinion publique l'idée d'une Argonne mystérieuse et tragique, cloquée d'innombrables plans d'arbres, profondes et embuscades, pays de tristesse et de mort, et il est un fait indéniable, c'est qu'il y a seulement huit jours, nos braves soldats avaient repris, et pour toujours, l'Argonne, ce bon pays jusqu'aux chevilles et si le soleil veut bien leur continuer ses bons offices, il est permis d'espérer qu'avant quinze jours l'Argonne ne sera plus un nom pratique que la forêt de Saint-Germain ou de Meudon.

C'est le printemps (c'est cause de ça, c'est, chament les poilus, et ils benissent avril, moi des prés et des bois, qui leur a rendu le soleil pas et d'été).

Recevant le printemps, l'Argonne n'a pas perdu l'Allemagne, et sa forêt demeure, hélas ! le théâtre d'événements tragiques et glorieux comme les autres à la guerre, qui fait qu'on ne se bat pas de la même façon, avec le même courage aujourd'hui qu'hier.

Le printemps de l'Argonne n'est pas dans les sens les routes et les chemins de l'Argonne, et, partout, j'ai constaté les bienheureux effets du renouveau sur les dispositions morales de nos soldats. Ils ont repris, et ce n'est pas sans raison, le rôle de Saint-Germain ou de Meudon.

C'est le printemps (c'est cause de ça, c'est, chament les poilus, et ils benissent avril, moi des prés et des bois, qui leur a rendu le soleil pas et d'été).

Recevant le printemps, l'Argonne n'a pas perdu l'Allemagne, et sa forêt demeure, hélas ! le théâtre d'événements tragiques et glorieux comme les autres à la guerre, qui fait qu'on ne se bat pas de la même façon, avec le même courage aujourd'hui qu'hier.

Le printemps de l'Argonne n'est pas dans les sens les routes et les chemins de l'Argonne, et, partout, j'ai constaté les bienheureux effets du renouveau sur les dispositions morales de nos soldats. Ils ont repris, et ce n'est pas sans raison, le rôle de Saint-Germain ou de Meudon.

La Piraterie allemande

La destruction du "Navarra"

Londres, 18 Avril.

Une dépêche de Buenos-Ayres ayant annoncé que le croiseur auxiliaire allemand Navarra avait été coulé le 11 février dans le Pacifique, sur la côte du Chili, le critique naval du Times déclara que l'information était inexacte.

Le Navarra, dit-il, fut détruit trois mois plus tard sur la côte du Brésil, dans l'Atlantique du Sud.

Pour certaines raisons, le combat qui eut lieu entre lui et le croiseur auxiliaire anglais Orama n'a pas été officiellement annoncé.

L'Orama était en route pour rejoindre l'escadre de l'amiral Craddock, lorsqu'il rencontra le Navarra au large de la côte brésilienne.

Il voguait alors de compagnie avec un autre paquebot de l'Orient Line transformé en croiseur, l'Otranto.

Dans le combat qui s'engagea entre eux et l'Orama, le croiseur allemand fut gravement endommagé et fut obligé de se rendre.

Il fut capturé par les artilleurs lui donnant rapidement l'avantage. Au bout de peu de temps, le croiseur allemand fut détruit.

NOUVELLES DU FRONT

Le Printemps dans l'Argonne

Paris, 18 Avril (Officiel).

Le printemps en Argonne, en avril 1915, voilà certes une nouvelle pour laquelle M. de Sévigné, dans le répertoire cité pourtant si riche, n'est pas un assez d'épithètes afin de qualifier un événement qui a été si important.

Une nouvelle, et c'est au fond ce qui importe le plus, qu'il réjouira plus d'un cœur de femme et de mère française, l'Argonne de l'Argonne, l'Argonne n'est plus qu'un nom de bonne, sa forêt s'égarait en son sol desséché, et les poilus qui l'habitaient sourient au printemps.

La guerre n'a pas visité l'Argonne depuis le début de décembre dernier, et mes confères qui m'accompagnaient alors auront gardé, comme moi, le souvenir de la vision de boue et de pluie qui nous fut offerte.

Les lettres des combattants ont contribué, beaucoup plus encore que des articles de journaux, à répandre dans l'opinion publique l'idée d'une Argonne mystérieuse et tragique, cloquée d'innombrables plans d'arbres, profondes et embuscades, pays de tristesse et de mort, et il est un fait indéniable, c'est qu'il y a seulement huit jours, nos braves soldats avaient repris, et pour toujours, l'Argonne, ce bon pays jusqu'aux chevilles et si le soleil veut bien leur continuer ses bons offices, il est permis d'espérer qu'avant quinze jours l'Argonne ne sera plus un nom pratique que la forêt de Saint-Germain ou de Meudon.

C'est le printemps (c'est cause de ça, c'est, chament les poilus, et ils benissent avril, moi des prés et des bois, qui leur a rendu le soleil pas et d'été).

Recevant le printemps, l'Argonne n'a pas perdu l'Allemagne, et sa forêt demeure, hélas ! le théâtre d'événements tragiques et glorieux comme les autres à la guerre, qui fait qu'on ne se bat pas de la même façon, avec le même courage aujourd'hui qu'hier.

Le printemps de l'Argonne n'est pas dans les sens les routes et les chemins de l'Argonne, et, partout, j'ai constaté les bienheureux effets du renouveau sur les dispositions morales de nos soldats. Ils ont repris, et ce n'est pas sans raison, le rôle de Saint-Germain ou de Meudon.

C'est le printemps (c'est cause de ça, c'est, chament les poilus, et ils benissent avril, moi des prés et des bois, qui leur a rendu le soleil pas et d'été).

Recevant le printemps, l'Argonne n'a pas perdu l'Allemagne, et sa forêt demeure, hélas ! le théâtre d'événements tragiques et glorieux comme les autres à la guerre, qui fait qu'on ne se bat pas de la même façon, avec le même courage aujourd'hui qu'hier.

Le correspondant du "Giornale d'Italia" à Bucarest télégraphie que suivant les déclarations des voyageurs venant de Constantinople les croiseurs « Breslau » et « Hamidieh » sont rentrés de la mer Noire ayant de grosses avaries à leurs coques.

La Guerre en Orient

L'attaque des Dardanelles

Un cuirassé anglais bombardé Kild-Bahr

Londres, 18 Avril.

Un cuirassé anglais a pénétré hier dans le détroit des Dardanelles, et a bombardé Kild-Bahr.

Le « Breslau » et l'« Hamidieh » gravement avariés

Rome, 18 Avril.

Le correspondant du « Giornale d'Italia » à Bucarest télégraphie que suivant les déclarations des voyageurs venant de Constantinople les croiseurs « Breslau » et « Hamidieh » sont rentrés de la mer Noire ayant de grosses avaries à leurs coques.

Un torpilleur turc poursuivi par un croiseur anglais s'échoue à l'île de Chio

Londres, 18 Avril. (Officiel)

Hier matin, dans la mer Egée, un torpilleur turc a lancé trois torpilles contre le transport britannique « Manitou » qui avait des troupes à bord, mais il n'a pas atteint le transport.

Le croiseur britannique « Minerva » et des contre-torpilleurs ont poursuivi le torpilleur qui s'enfuyait. Ils l'ont obligé à s'échouer et ils l'ont détruit sur la côte de l'île de Chio, dans la baie de Kalamiti.

L'équipage du torpilleur ottoman a été fait prisonnier.

Une centaine d'hommes du transport « Manitou » auraient été noyés.

Les détails manquent.

La flotte russe de la mer Noire ne reste pas inactive

Rome, 18 Avril.

Un avis officiel de Constantinople dit que la flotte russe de la mer Noire a bombardé hier, Erezie et Zangulidag et détruit des navires turcs réfugiés dans ces deux ports.

Un sous-marin anglais échoué

Londres, 18 Avril.

Le Bureau de la Presse annonce que le sous-marin anglais « E-15 », accomplissant hier une reconnaissance difficile dans le champ de mines de Kephis, détroit des Dardanelles, s'est échoué à la pointe de Kephis.

Un communiqué officiel de Constantinople dit que l'équipage du sous-marin a été secouru et fait prisonnier.

Le club « Union et Progrès » a été fermé à Stamboul

Athènes, 18 Avril.

Le vice-consul russe à Dédeagatch informe que le club du Comité Union et Progrès, à Stamboul, a été fermé par Talaat bey et Naver pacha, à cause de la désaffection des membres du club.

Les embarras financiers de la Forêt

Berne, 18 Avril.

Selon un télégramme de Constantinople à l'agence Wolff, le Journal Officiel ottoman a décrété le cours forcé des bons de caisse qui vont être émis jusqu'à concurrence de six millions et demi de livres turques. Ces bons seront payables six mois après la guerre.

Le refus d'accepter ces bons sera puni de un jour à un mois de prison, et de une à quinze livres d'amende.

Constantinople s'attend à un prochain investissement

Salonique, 18 Avril.

A Constantinople on s'attend à un prochain investissement. Les autorités militaires prennent leurs mesures. Cinq mille soldats seront employés au maintien de l'ordre.

On craint des troubles.

Il est interdit aux civils de sortir dans les rues. Chacun doit rester chez lui, et avoir à la maison les vivres nécessaires pour subsister durant le siège.

Le nombre des agents secrets a été porté à trois mille, mission spéciale : veiller à ce qu'aucun conciliabule secret n'ait lieu.

Des affiches avertissent la population que tout acte de propagande séditieuse sera puni de mort.

Les ambassades d'Allemagne et d'Autriche-Hongrie ont quitté Constantinople et sont installées à Andrinople.

La politique de la Grèce

Les projets de M. Venizelos

Paris, 18 Avril.

L'envoyé spécial du Petit Journal à Athènes a interviewé M. Venizelos. Celui-ci lui a déclaré :

« Faites connaître à la France que je lui exprime toute ma gratitude pour le long soutien dont elle m'a honoré, et dites-lui que mon amour pour elle n'est pas seulement partagé par la majorité de mon pays, mais par sa presque totalité. »

L'envoyé spécial demanda :

« Une fois les élections faites, si, comme vous l'avez dit, vous rappelez-vous en Grèce sans que vous ayez reçu satisfaction du roi ? »

M. Venizelos répondit :

« Je n'ai pas à donner par le gouvernement, comme une grave insulte, je ne pourrais reprendre mes rapports avec la Couronne, que si la Couronne ne peut se démontrer, » dit le correspondant.

M. Venizelos répondit que ce serait, en effet, difficile.

Le correspondant dit alors :

« Si le peuple vous impose à la Couronne ? »

La réponse de M. Venizelos fut :

« Je ne veux pas troubler mon pays. »

« Mais si le peuple entend avoir raison ? » dit le correspondant.

M. Venizelos ne répondit que par un regard où il y avait beaucoup de lointain.

La population s'éffraye dans le duché de Bade

Copenhague, 18 Avril.

La population allemande du duché de Bade devient très nerveuse à cause de l'activité des avions allemands dans la région du Rhin, et elle se demande pourquoi ces avions ne peuvent échapper aux poursuites allemandes. Les autorités essaient de calmer la population en annonçant de nouvelles mesures de précaution.

Le Régime des prisonniers en Allemagne

Comment ils sont traités

Paris, 18 Avril.

Dans une lettre que Mme de Rudnick, infirmière de la Croix-Rouge, a adressée au retour de sa captivité en Allemagne à une importante personnalité d'un pays neutre, sont cités trois faits :

1° L'humanité, les prisonniers civils du camp d'insolence n'ont affirmé que trois soldats russes, las de souffrir de la faim et d'être cruellement frappés lorsqu'ils rassemblaient quelques débris près des cuisines, avaient préféré se pendre.

2° Pour la moindre incartade, et souvent sans motif, les soldats allemands attachés au Béhaignat à la pointe dans la cour de la prison, pendant deux ou trois heures consécutives, par n'importe quel temps, et plus souvent jours de suite, les soldats allemands les frappèrent cruellement lorsque les malheureux faisaient :

3° Un vieillard de 87 ans, cherchant à ramasser dans le ruisseau quelques restes qui s'étaient échappés de la table et qui avaient été jetés, avait été frappé à coups de grosse batte en Allemagne, et était mort le lendemain sans aucun motif.

L'Italie et la Guerre

Graves incidents à la frontière austro-italienne

Paris, 18 Avril.

Le correspondant à Milan du « Figaro » dit que de graves incidents ont eu lieu ces jours derniers à la frontière austro-italienne.

Les Autrichiens ont assailli les bersagliers du 11^e régiment, qui ont repoussé l'attaque en entrant de 200 mètres en territoire autrichien.

Il y aurait une centaine de morts de part et d'autre.

Le colonel commandant le régiment a été télégraphiquement appelé à Rome pour fournir des informations précises au gouvernement. Ce dernier tâche de tenir secrète le plus rigoureusement possible la nouvelle de cet incident, mais elle commence déjà à circuler dans les milieux politiques et journalistiques, provoquant une impression profonde.

L'ambassade d'Italie à Vienne se livre à des préparatifs de départ

Genève, 18 Avril.

On mande de Vienne au « Corriere della Sera » que l'agence officielle autrichienne, dans un long télégramme de Trieste, annonce que la Commission chargée d'étudier la régularisation du cours de l'Isère a décidé que les travaux prévus ne pourront être exécutés en raison de la crise actuelle qu'après la guerre. Ils seront faits de manière à répondre aux besoins de la province.

Les journaux viennois reproduisent ce communiqué en gros caractères.

Plusieurs personnalités diplomatiques italiennes sont absentes, notamment l'attaché militaire, qui n'est pas rentré d'Italie.

L'Autriche ne veut pas céder les régions de l'Adriatique

Rome, 18 Avril.

On mande de Vienne au « Corriere della Sera » que l'agence officielle autrichienne, dans un long télégramme de Trieste, annonce que la Commission chargée d'étudier la régularisation du cours de l'Isère a décidé que les travaux prévus ne pourront être exécutés en raison de la crise actuelle qu'après la guerre. Ils seront faits de manière à répondre aux besoins de la province.

Les journaux viennois reproduisent ce communiqué en gros caractères.

Que fera l'Italie ?

Turin, 18 Avril.

Le correspondant romain de la « Stampa » note ainsi les impressions qui prévalaient au cours de la journée.

Vers le soir, est arrivé à Montecitorio le général Riccio Garibaldi. Sa présence et sa déclaration, faite sur un ton d'amer scepticisme, qu'il n'a pas de confiance dans la brève échéance de l'Italie dans le conflit européen, a porté la conversation sur l'action de l'Italie.

Les intentions du gouvernement ont naturellement formé le thème principal des entretiens.

Parmi les députés présents, plusieurs ont approché dans ces derniers jours, MM. Salandra et Sonnino.

Bien que la réserve des hommes du gouvernement soit très grande, il semblerait que le gouvernement n'ait pu confier dans l'issue des conversations engagées à Vienne. Elles se poursuivent toutefois. M. Sonnino est continuellement informé de ce qui se passe à Vienne et en réfère exclusivement au roi et à M. Salandra.

Le gouvernement admet qu'au début de mai l'action diplomatique développée dans la capitale autrichienne sera close. Jusqu'à ce moment, il est impossible de formuler des prévisions certaines sur leur résultat.

Dans les sphères officielles italiennes, on attend seulement pour le moment que l'Autriche concède tout ce que l'Italie réclame. Tout résultat partiel n'aurait naturellement qu'une valeur relative, car les questions discutées successivement peuvent faire échouer ce qui est déjà acquis.

Le moment critique coïncidera probablement avec la fin du mois d'avril. Il est certain, toutefois, que le gouvernement italien ne négocie pas en vue d'un programme de concessions minimales, mais pour un programme qui, aux yeux de la chancellerie viennoise, apparaît comme le maximum de ce qu'elle peut accorder.

Si l'Autriche accepte, l'Italie n'aura rien à dire ; sinon, elle choisira sa voie. Telle est, en bloc, la situation créée par les négociations engagées à Vienne. Il serait imprudent d'anticiper sur le résultat de ces entretiens.

Ce qui précède donne, sans doute, une note assez exacte de la situation, telle qu'elle est jugée à Montecitorio. Toutefois, il serait opportun de ne pas oublier que le tableau change à peu près chaque jour. Si on pouvait confronter, à deux ou plusieurs jours de distance, les bulletins publiés par les mêmes journaux renseignés par les mêmes personnes toujours bien placées pour savoir, on verrait combien contradictoires sont les affirmations de tous ceux qui cherchent à être objectifs et tendent à faire œuvre de stricte information.

L'opinion italienne, comme tous les organismes publics, est actuellement impressionnable, et des moments de crise, elle a des hauts et des bas.

La situation sur le front russe

Paris, 18 Avril.

M. Ludovic Naudeau, envoyé spécial du « Journal » sur le front russe, télégraphie :

Parce que tout le monde parle aujourd'hui des Karpathes, il n'est pas tout établi que de formidables chocs ne se produisent pas ailleurs. Si nombre de personnes affirment que la route de Berlin doit obligatoirement passer par Budapest et Vienne, il est aussi des gens experts qui, renversant le problème, jugent au contraire que la prise de Berlin est la seule chose qui importe véritablement et que le principal adversaire, une fois vaincu, ses tristes associés se rentraient à merci.

Les grands axes des deux solutions s'est finalement ralliés le grand état-major russe ? Je ne sais pas, et si je le savais, je ne le dirais pas.

Le grands armées russe a son alle droite devant la Prusse orientale, et son alle gauche dans les Karpathes. Elle a aussi son centre en Pologne, et il demeure à savoir ce qu'elle fera ce centre.

Quels que soient les événements, qui se préparent, il est infiniment probable que notre attention sera plus d'une fois rappelée vers la fameuse ligne de Thorn à Cracovie, et vers la route de Berlin qui doit obligatoirement passer par Budapest et Vienne, comme domine intangible, que la puissance militaire russe doive être pour un temps détournée vers les sables de la plaine hongroise.

Les mauvais temps retardent les opérations dans les Karpathes

Rome, 18 Avril.

D'après les dépêches du quartier général autrichien, les journaux allemands annoncent que les opérations dans les Karpathes et en Bukovine sont fortement retardées par la fonte des neiges et la crue des rivières. Le front, notamment, menace d'inonder toute la contrée méridionale.

La fonte des neiges interrompt les opérations

Pétrograde, 18 Avril.

La fonte des neiges empêche, pour un temps, les grandes opérations sur le front oriental, et les repous retardés à la fois, et une nouvelle réparation des forces auraient fait suspendre, même sans cela.

Vers les Beskides, nos alliés n'en continuent pas moins à se battre et à pousser à la conquête, sur le versant sud de la chaîne, les positions acquises après les héroïques combats de mars et du début de ce mois.

En Bukovine, les deux points des prisonniers allemands ramenés des Karpathes déclarent appartenir à l'armée de von Kluck, et avoir été envoyés dans tranchées établies devant Sniasson il y a deux semaines. Ils rapportent que les services d'intendance étaient confiés aux Autrichiens il est beaucoup plus à souffrir dans les Karpathes que sur le front occidental.

En Bukovine, le Pruth a débordé à la suite des pluies incessantes, arrêtant net les tentatives offensives des Austro-Allemands.

Une mission belge au quartier général russe

Pétrograde, 18 Avril.

La mission militaire belge a quitté Pétrograde pour se rendre au quartier général du grand-duc Nicolas.

En Allemagne

Le communiqué allemand

Amsterdam, 18 Avril.

Voici le communiqué officiel du quartier général allemand du 17 avril :

« L'est d'Ypres, les Anglais se seraient servis, hier, de bombes asphyxiantes sur la partie méridionale de la hauteur de Lorette. Au nord-ouest d'Arras, nous avons perdu l'avantage sur un point sans importance. En Champagne, au nord-ouest de Perthes, après avoir fait sauter des mines, nous avons pris d'assaut des fortifications françaises. Une contre-attaque française opérée dans la nuit a échoué. Entre Metz et Moselle, combats sévères d'artillerie. Près de Flires, les Français ont prononcé plusieurs attaques, mais ils ont été repoussés avec des pertes sérieuses. Au cours d'une reconnaissance nos troupes se sont emparées d'une position ennemie, au nord-ouest d'Urbès, dans les Vosges. Nous l'avons évacuée de bonne heure dans la nuit. Hier, dans la nuit, un dirigeable français a survolé Strasbourg et lancé plusieurs bombes qui ont causé des dégâts matériels sans importance. Un de nos avions qui, avant-hier, a bombardé Calais, a lancé des bombes sur Greenwich, près de Londres. Sur le théâtre oriental de la guerre, la situation est sans changement. N.B. — La déclaration allemande au sujet du prétendu bombardement de Greenwich, disant que cette localité est un faubourg de Londres, est une absurdité attendue, car ce point le plus rapproché de Londres atteint par un avion allemand est Sittingbourne, situé à 45 milles de la capitale. »

En Autriche

Le communiqué autrichien

Amsterdam, 18 Avril.

Voici le communiqué officiel autrichien :

« En Pologne russe et en Galicie occidentale, la situation est calme. Dans les Karpathes, la situation est stationnaire. Sur une montagne boisée, où les Russes ont prononcé de violentes attaques, nous avons fait 1.500 prisonniers. Dans ces attaques et

La situation sur le front russe

Paris, 18 Avril (Officiel).

Le printemps en Argonne, en avril 1915, voilà certes une nouvelle pour laquelle M. de Sévigné, dans le répertoire cité pourtant si riche, n'est pas un assez d'épithètes afin de qualifier un événement qui a été si important.

Une nouvelle, et c'est au fond ce qui importe le plus, qu'il réjouira plus d'un cœur de femme et de mère française, l'Argonne de l'Argonne, l'Argonne n'est plus qu'un nom de bonne, sa forêt s'égarait en son sol desséché, et les poilus qui l'habitaient sourient au printemps.

La guerre n'a pas visité l'Argonne depuis le début de décembre dernier, et mes confères qui m'accompagnaient alors auront gardé, comme moi, le souvenir de la vision de boue et de pluie qui nous fut offerte.

Les lettres des combattants ont contribué, beaucoup plus encore que des articles de journaux, à répandre dans l'opinion publique l'idée d'une Argonne mystérieuse et tragique, cloquée d'innombrables plans d'arbres, profondes et embuscades, pays de tristesse et de mort, et il est un fait indéniable, c'est qu'il y a seulement huit jours, nos braves soldats avaient repris, et pour toujours, l'Argonne, ce bon pays jusqu'aux chevilles et si le soleil veut bien leur continuer ses bons offices, il est permis d'espérer qu'avant quinze jours l'Argonne ne sera plus un nom pratique que la forêt de Saint-Germain ou de Meudon.

C'est le printemps (c'est cause de ça, c'est, chament les poilus, et ils benissent avril, moi des prés et des bois, qui leur a rendu le soleil pas et d'été).

Recevant le printemps, l'Argonne n'a pas perdu l'Allemagne, et sa forêt demeure, hélas ! le théâtre d'événements tragiques et glorieux comme les autres à la guerre, qui fait qu'on ne se bat pas de la même façon, avec le même courage aujourd'hui qu'hier.

Le printemps de l'Argonne n'est pas dans les sens les routes et les chemins de l'Argonne, et, partout, j'ai constaté les bienheureux effets du renouveau sur les dispositions morales de nos soldats. Ils ont repris, et ce n'est pas sans raison, le rôle de Saint-Germain ou de Meudon.

C'est le printemps (c'est cause de ça, c'est, chament les poilus, et ils benissent avril, moi des prés et des bois, qui leur a rendu le soleil pas et d'été).

Recevant le printemps, l'Argonne n'a pas perdu l'Allemagne, et sa forêt demeure, hélas ! le théâtre d'événements tragiques et glorieux comme les autres à la guerre, qui fait qu'on ne se bat pas de la même façon, avec le même courage aujourd'hui qu'hier.

La situation sur le front russe

Paris, 18 Avril.

M. Ludovic Naudeau, envoyé spécial du « Journal » sur le front russe, télégraphie :

Parce que tout le monde parle aujourd'hui des Karpathes, il n'est pas tout établi que de formidables chocs ne se produisent pas ailleurs. Si nombre de personnes affirment que la route de Berlin doit obligatoirement passer par Budapest et Vienne, il est aussi des gens experts qui, renversant le problème, jugent au contraire que la prise de Berlin est la seule chose qui importe véritablement et que le principal adversaire, une fois vaincu, ses tristes associés se rentraient à merci.

Les grands axes des deux solutions s'est finalement ralliés le grand état-major russe ? Je ne sais pas, et si je le savais, je ne le dirais pas.

Le grands armées russe a son alle droite devant la Prusse orientale, et son alle gauche dans les Karpathes. Elle a aussi son centre en Pologne, et il demeure à savoir ce qu'elle fera ce centre.

Quels que soient les événements, qui se préparent, il est infiniment probable que notre attention sera plus d'une fois rappelée vers la fameuse ligne de Thorn à Cracovie, et vers la route de Berlin qui doit obligatoirement passer par Budapest et Vienne, comme domine intangible, que la puissance militaire russe doive être pour un temps détournée vers les sables de la plaine hongroise.

La situation sur le front russe

Paris, 18 Avril.

M. Ludovic Naudeau, envoyé spécial du « Journal » sur le front russe, télégraphie :

Parce que tout le monde parle aujourd'hui des Karpathes, il n'est pas tout établi que de formidables chocs ne se produisent pas ailleurs. Si nombre de personnes affirment que la route de Berlin doit obligatoirement passer par Budapest et Vienne, il est aussi des gens experts qui, renversant le problème, jugent au contraire que la prise de Berlin est la seule chose qui importe véritablement et que le principal adversaire, une fois vaincu, ses tristes associés se rentraient à merci.

Les grands axes des deux solutions s'est finalement ralliés le grand état-major russe ? Je ne sais pas, et si je le savais, je ne le dirais pas.

Le grands armées russe a son alle droite devant la Prusse orientale, et son alle gauche dans les Karpathes. Elle a aussi son centre en Pologne, et il demeure à savoir ce qu'elle fera ce centre.

Quels que soient les événements, qui se préparent, il est infiniment probable que notre attention sera plus d'une fois rappelée vers la fameuse ligne de Thorn à Cracovie, et vers la route de Berlin qui doit obligatoirement passer par Budapest et Vienne, comme domine intangible, que la puissance militaire russe doive être pour un temps détournée vers les sables de la plaine hongroise.

La situation sur le front russe

Paris, 18 Avril.

M. Ludovic Naudeau, envoyé spécial du « Journal » sur le front russe, télégraphie :

Parce que tout le monde parle aujourd'hui des Karpathes, il n'est pas tout établi que de formidables chocs ne se produisent pas ailleurs. Si nombre de personnes affirment que la route de Berlin doit obligatoirement passer par Budapest et Vienne, il est aussi des gens experts qui, renversant le problème, jugent au contraire que la prise de Berlin est la seule chose qui importe véritablement et que le principal adversaire, une fois vaincu, ses tristes associés se rentraient à merci.

Les grands axes des deux solutions s'est finalement ralliés le grand état-major russe ? Je ne sais pas, et si je le savais, je ne le dirais pas.

Le grands armées russe a son alle droite devant la Prusse orientale, et son alle gauche dans les Karpathes. Elle a aussi son centre en Pologne, et il demeure à savoir ce qu'elle fera ce centre.

Quels que soient les événements, qui se préparent, il est infiniment probable que notre attention sera plus d'une fois rappelée vers la fameuse ligne de Thorn à Cracovie, et vers la route de Berlin qui doit obligatoirement passer par Budapest et Vienne, comme domine intangible, que la puissance militaire russe doive être pour un temps détournée vers les sables de la plaine hongroise.

Le département de la Marine signale que le vapeur grec « Polopontis », allant d'Ymaiden à Moutévidéa, a été torpillé dans la mer du Nord.

L'équipage, qui retournera en Hollande, était composé de 21 hommes et du pilote hollandais. Il a été sauvé par le bateau-phare « Moorhinder ».

Dans le Caucase

Communiqué officiel russe

Pétrograde, 18 Avril.

L'état-major de l'armée du Caucase fait le communiqué officiel suivant :

Les combats ont continué le 15 avril dans la direction du littoral.

Dans la direction d'Olly, des collisions insignifiantes ont eu lieu entre nos éclaireurs et de l'infanterie turque.

Dans les autres directions, on ne signale aucun changement.

La Guerre en Orient

L'attaque des Dardanelles

Un cuirassé anglais bombardé Kild-Bahr

Londres, 18 Avril.

Un cuirassé anglais a pénétré hier dans le détroit des Dardanelles, et a bombardé Kild-Bahr.

Le « Breslau » et l'« Hamidieh » gravement avariés

Rome, 18 Avril.

Le correspondant du « Giornale d'Italia » à Bucarest télégraphie que suivant les déclarations des voyageurs venant de Constantinople les croiseurs « Breslau » et « Hamidieh » sont rentrés de la mer Noire ayant de grosses avaries à leurs coques.

Un torpilleur turc poursuivi par un croiseur anglais s'échoue à l'île de Chio

Londres, 18 Avril. (Officiel)

Hier matin, dans la mer Egée, un torpilleur turc a lancé trois torpilles contre le transport britannique « Manitou » qui avait des troupes à bord, mais il n'a pas atteint le transport.

Le croiseur britannique « Minerva » et des contre-torpilleurs ont poursuivi le torpilleur qui s'enfuyait. Ils l'ont obligé à s'échouer et ils l'ont détruit sur la côte de l'île de Chio, dans la baie de Kalamiti.

L'équipage du torpilleur ottoman a été fait prisonnier.

Une centaine d'hom

Le nouveau moratorium des effets de commerce

Hier a été promulgué un « Journal Officiel » a été prolongé pour le moratorium des effets de commerce.

Ce décret est précédé d'un rapport adressé au président de la République par M. Thomson, ministre du Commerce, et dont voici le texte :

Le mouvement de la vie économique du pays et que nous avons signalé dans notre rapport du 15 février dernier n'a fait que s'affirmer. Des indications recueillies montrent avec certitude que notre situation commerciale et industrielle a continué à s'améliorer.

Il n'est pas contestable que l'activité des affaires s'accroît et de nombreux indices permettent, dès maintenant, de constater ces effets. C'est ainsi que malgré les prorogations successives accordées pour le paiement des effets de commerce et dont les bénéficiaires ont pu bénéficier, les débiteurs ont pu différer leur libération, on constate, au contraire, de leur part un désir manifeste de s'acquitter. La preuve en est donnée par le montant des rentrées résultant de paiements spontanés qui, depuis le mois d'octobre dernier, et à la Banque de France seulement, se sont élevés à 1.700 millions.

Si désirable, dans ces conditions, que soit le retour au droit commun, nous croyons devoir cependant vous proposer, encore une fois, de proroger pour une période de quatre-vingt-dix jours l'échéance des valeurs négociables souscrites antérieurement au 4 août 1914.

Nous ne pouvons pas, en effet, oublier que plusieurs de nos départements sont encore envahis, et d'autre part, nous ne pouvons pas ne pas tenir compte du sentiment qui s'est manifesté dans les propositions soumises à la Chambre des députés et dans les rapports des Commissions chargées de l'étude de ces propositions.

Pendant cette nouvelle prorogation, l'activité économique se rapprochant de plus en plus de son fonctionnement normal, chaque débiteur devra prendre ses dispositions en vue de la cessation dans la plus large mesure possible du bénéfice des prorogations successives.

Il nous a été signalé que des débiteurs désireux de se libérer s'en sont trouvés empêchés parce qu'ils ignoraient entre les mains de qui ils pouvaient le faire. Pour faciliter le paiement de ces dettes, nous avons cru devoir obliger le porteur de la lettre de change qu'il est en possession de l'effet de commerce souscrit par ce dernier.

Si le porteur ne remplit pas cette formalité dans les conditions et dans un délai déterminés, les intérêts de 5 % qui lui sont dus en vertu du décret du 29 août 1914 cesseront de courir à son profit.

Voici le texte du décret rendu sur les conclusions conformes de ce rapport :

ARTICLE PREMIER. — Les délais accordés par les articles 1, 2, 3 et 4 du décret du 29 août 1914 et prorogés par les articles 1er des décrets des 27 septembre, 27 octobre, 15 décembre 1914 et 25 février 1915 sont prorogés, sous les mêmes conditions et réserves, pour une nouvelle période de quatre-vingt-dix jours francs.

Le bénéfice en est étendu aux valeurs négociables qui viendront à échéance avant le 31 août 1915, à la condition qu'elles aient été souscrites antérieurement au 4 août 1914.

Art. 2. — Le porteur d'un effet de commerce prorogé à nouveau en vertu des dispositions de l'article précédent est tenu d'aviser, avant le 31 mai 1915, le débiteur qu'il est en possession dudit effet et que le paiement peut en être effectué entre ses mains.

Cet avis pourra être constaté soit par le visa signé et daté du débiteur sur l'effet de

commerce lors de la présentation, soit par une lettre recommandée.

Faute par le porteur d'accomplir ces formalités, les intérêts de 5 % institués à son profit par le décret du 29 août 1914 cesseront de courir à partir du 31 mai 1915.

Toutefois, l'application des articles 2, paragraphes 2 et 3, paragraphe 2, du décret du 27 octobre 1914, concernant le recouvrement des effets de commerce et d'avances sur titres, est suspendue jusqu'à l'expiration dudit délai de quatre-vingt-dix jours.

Art. 4. — Le présent décret est applicable à l'Algérie.

Un roman authentique

La blessure à la guerre est la plus belle d'elles

L'histoire vraie que nous allons conter est rigoureusement vraie, en dépit de son apparence romanesque. Le vrai peut quelquefois...

Elle illustre de façon touchante la guerre actuelle et les dangers qu'elle comporte pour la vie, la santé, la beauté et, sur les chemins égarés de l'épopée, met des reproches où fleurit l'idylle.

Un de nos héros, un jeune homme riche et distingué, est blessé à la guerre, dans une ville du Midi. Une jeune femme d'une grande beauté descendit la première et, se retournant, donna la main pour l'aider à son compagnon, un jeune homme aveugle, décoré de la Médaille militaire.

C'étaient deux jeunes mariés habitant les environs, et dont l'union était un petit roman. Quelqu'un le conta ainsi quand ils furent partis :

La jeune femme est la fille du plus riche fabricant du pays. Le jeune homme est le fils de son père.

Bel homme, doué d'une intelligence vive, sérieux, travailleur, il était sorti n° 1 de l'École d'agriculture et possédait l'estime de tout le monde.

Malgré leur situation différente, les jeunes gens s'aimaient et s'étaient jurés, quoiqu'il pût advenir, d'être l'un à l'autre pour la vie.

Il y a deux ans environ, le père du jeune homme se présentait au château et demandait, pour son fils, la main de la jeune fille. Il essaya un refus formel. Il n'était pas assez riche.

Le pauvre homme s'en revint tristement annoncer à son fils qu'il devait bannir tout espoir.

Le lendemain les jeunes gens échangeaient une correspondance dans laquelle ils renouvelaient leurs serments et les jours passèrent.

Survint la guerre. Le 8 août le jeune homme partit rejoindre son corps comme sergent. Avant de partir il écrivit à la jeune fille : « Je ferai tout mon devoir et peut-être trouverai-je la mort ; ainsi vous serez libre ; vous serez libre de vous marier avec qui vous voudrez. La jeune fille répondit : « Faites tout votre devoir ; mais ne vous exposez pas inutilement ; si vous mourrez, ou je mourrai, ou je vivrai avec vous souvenir ».

La bataille de la Marne, le jeune sergent, ayant accompli une action d'éclat, fut cité à l'ordre du jour de l'armée et promu pour la Médaille militaire. Le lendemain un obus éclata près de lui ; il tomba grièvement blessé. On le porta à une ambulance, puis on l'envoya dans un hôpital du Centre. Après quelques mois de soins, il revint avec la Médaille militaire, mais, hélas ! il avait perdu la vue.

La jeune fille l'apprit à son père et lui demanda si sa volonté de s'opposer à son mariage était toujours la même.

« Non, dit-il, car à mes yeux sa cécité constitue une dot aussi belle que la tienne ».

Quelques jours plus tard le mariage eut lieu. Le soir, la mère du jeune homme disait encore mon bonheur, c'est que les années pouront passer, ses cheveux pourront blanchir et ses traits se rider, je la verrai toujours avec sa belle chevelure brune, avec ses yeux pleins de jeunesse, avec les traits fins et le charme divin de ses yeux bleus.

« N'est-ce pas que l'histoire, absolument authentique, est touchante ».

COURRIER MARITIME

MOUVEMENT DES PORTS

Le mouvement d'entrées et de sorties dans les ports de Marseille a été, hier, de 23 navires, dont 21 vapeurs et 2 voiliers. Signaux :

Arrivés : Le vapeur japonais Nakano-Maru, venant de Saigon, avec 5.000 tonnes, dont 8.000 tonnes riz pour Marseille ; l'Égypte-Pétrie, Compagnie Générale de Navigation, venant de Suez, avec 900 tonnes divers, 145 chevaux ; la Jeanne-d'Arc, Compagnie Transatlantique, de Moutiers, venant de Dunkerque, avec 1.200 tonnes divers, 145 chevaux ; le Miro, Compagnie Mixte, de Sicile, sur lest.

À l'écart : Le vapeur italien Torio, parti pour Alger ; le vapeur anglais Cherwell, parti pour Braila ; la Ville-d'Alger, Compagnie Transatlantique, partie pour Bizerte.

Aux Familles des Combattants

Nous tenons à signaler à ces familles un petit manuel qui vient de paraître sous la plume du docteur H. Philippe, auteur du livre : « Les premiers soins et secours d'urgence en cas d'accidents ».

Rédigé dans un sens essentiellement pratique, à l'usage de nos braves guerriers, présentant à tout ce qui peut être utile au soldat et mis à la portée de tout le monde ; il contient les indications les plus précises et les plus détaillées sur la manière de faire le premier pansement au moment où, loin de tout secours, sur le champ de bataille, le combattant a été atteint par une balle ou un éclat d'obus.

Sont mentionnés aussi les divers procédés, les recettes faciles à exécuter pour purifier une eau contaminée et dangereuse à boire. Chacun sait combien de germes nuisibles et même fustes sont contenus dans une eau suspecte.

On y trouve encore toutes les prescriptions nécessaires, indispensables, pour se préserver des fièvres pernicieuses et des maladies épidémiques, ces maladies qui dans toutes les guerres précédentes, sauf la dernière guerre russo-japonaise, ont fait de véritables hécatombes de victimes et ont causé deux à trois fois plus de morts que les armes à feu.

L'auteur n'a pas manqué non plus, dans le but d'être utile et pratique, de faire connaître les moyens faciles à mettre en œuvre pour se préserver comme pour se guérir des

nombreux maux qui viennent habituellement assaillir le soldat en campagne : bouffées, diarrhées, dysenteries, gelures des pieds, etc.

Dans ce cadre devraient rentrer encore les procédés rapides et certains de se débarrasser des parasites qui sont les hôtes détestables et dégoûtés de leurs tranchées.

Enfin, ce petit manuel rapporte également les formules à employer, la meilleure méthode de désinfection des vêtements, celle qui permet au drap ainsi traité de laisser passer l'air et la transpiration, méthode présentée à l'Académie des Sciences de Paris.

En vente dans toutes les librairies, au prix de 0 fr. 50 l'exemplaire.

Refugiés et Disparus

DEMANDES DE RENSEIGNEMENTS adressées par les familles

Emile Vanbergher, soldat blessé et traité à l'hôpital de Valenciennes, est recherché par sa femme évacuée de Roubaix, où elle habitait rue de la Vierge, cour Bayard, 4.

Mme Vanbergher, née de Valenciennes, demande des renseignements sur son fils Bouche Charles-Antoine, 6^e colonial, compagnie, matricule 617, classe 1912, blessé et disparu le 29 août à Saint-Benoit, parti de Lyon le 7 août.

Mme Gustave Garet, d'Orléans (Nard), recherche ses enfants Jules-Henri Pollet, et ses deux enfants. Prière aux évacués d'Allemagne du département du Nord qui pourraient fournir des renseignements lui écrire l'hôpital militaire d'Aix, salle Saint-Albert.

Mme Viala Léon, correspondant du Petit Provençal, serait reconnaissant aux personnes, civiles ou militaires, qui pourraient lui donner des nouvelles de son fils Léopold-Urbain, soldat au 6^e chasseurs à pied, disparu le 1^{er} décembre 1914 à la bataille de Saint-Eloi, Belgique.

Mme Berthe Fages, des Salles-du-Gardon (Gard), serait reconnaissante aux personnes revenues d'Allemagne qui pourraient lui donner des nouvelles de son mari, Paul-Casimir Fages, 5^e de ligne, suppose prisonnier.

Revue Financière

La cote s'est montrée assez irrégulière cette semaine, et les échanges sont demeurés restreints. Nous ne sommes plus éloignés du moment, cependant, où l'on pourra attendre quelque chose des sociétés de crédit, et parmi celles-ci nous signalerons la Société Marseillaise qui est particulièrement bien placée.

Le meilleur placement, à l'heure actuelle, c'est sans contredit le placement en obligations de la Défense Nationale. C'est le meilleur parce que c'est celui qui procure à la Patrie l'aide la plus efficace, et que les délais de remboursement, cependant très modérés, donnent au Trésor une liberté d'action que les bons de la Défense ne lui offrent pas. C'est le meilleur, parce qu'il nous permet de nous débarrasser de nos obligations de la Défense Nationale, et qu'il procure au souscripteur non seulement un revenu rémunérateur (5,25 % environ, contre 4 % de l'obligation des intérêts), mais encore une augmentation du capital versé (50 %).

Les capitalistes et les épargnants ne doivent pas oublier que c'est en temps de guerre, pendant la crise même et non après, qu'il faut placer ses

fonds pour une certaine durée. Un taux de 5,50 (sans la prime) ou de 6,50 (avec la prime) est actuellement offert par la Défense Nationale. Ce sont les besoins de l'industrie entraînant un cherté plus grande du loyer de l'argent, et les souscripteurs des obligations pourront les apporter pour leur libération en emprunts futurs et toucher de ce moment la prime d'éclat.

LA MODE NATIONALE

n'a pas cessé de paraître. Les numéros à 0,10 sont en vente chez tous les libraires ainsi que les Patrons favoris à 0,15.

Les patrons et les numéros de LA MODE NATIONALE sont très utiles, car beaucoup de réductions pourront monter une garde-robe nouvelle à bon prix.

BIBLIOGRAPHIE

LE PASSE. — Poème par M. A. J. d'AX, chez M. E. Sansot, éditeur, 9, rue de l'Éperon, Paris.

Notre concitoyen, M. A. J. d'AX, vient de faire paraître chez E. Sansot, éditeur, 9, rue de l'Éperon, Paris, un recueil de poèmes intitulé *Le Passé*. Cet ouvrage emprunte aux événements actuels un intérêt particulier.

L'auteur a voulu dépeindre la société antique sous toutes ses formes et sa destruction totale par les barbares venus des pays situés au delà du Rhin et du Danube.

La mise en vente a lieu, dès aujourd'hui, dans les principales librairies de Marseille.

LES POUX

de toutes les parties du corps
sont détruits
rapidement et proprement
par la
"PARASICIDE"

Un seul paquet suffit pour se débarrasser de ces répugnants parasites.

Mode d'emploi très simple : saupoudrer les parties infestées.

Le paquet 50 centimes et les herbicides chez les Pharmaciens et Horticulteurs.

VENTE en gros : GIRAUD, Marseille au franco contre 0 fr. 50, adressés aux Laboratoires Spécialités Hygiéniques 57, rue Saint-Jacques, Marseille.

DESINFECTIION DES APPARTEMENTS LA PHOCÉENNE

23 et 25, rue de la Palud, 23 et 25

Inouï et Merveilleux

Tous nos COMPLETS sur mesure avec essayage et devis gratuits.

PRIX UNIQUE 45^{fr}

A l'Inouï Tailleur (Rue Colbert, 16, Rue St-Ferréol, 30, MARSEILLE (Ed de la Madeleine, 37)

AVIGNON, TOULON, CETTE, BEZIERS, MONTPELLIER, SAINT-ETIENNE, GRENOBLE

MORCELLEMENT COLLIERE GRANDVAL

(propriété Passalihan), située derrière l'église de Mazargues, au milieu des pins, panorama superbe, vue sur la mer, 10 minutes du tramway (terminus), 1 fr. 50 le mètre. S'adresser c. Lieutenant, 113, n° 1^{er}. Facilité de paiement.

Publications de Mariage du 17 Avril

Bechtel Joseph, employé, et Rasso Pauline. — Gottié Fernand, fabricant de chaussures, et Val, son fils. — L'Éclair Édouard, employé, et Bisarat Jeanne. — Santelli Nonce, chauffeur, et Odont Madeleine. — Ellen Edouard, télégraphiste, et Holzmann Hélène. — Cabelloux Léopold, journalier, et d'Esposito Marie. — Magnien Philippe, sergent au 3^e d'infanterie, et Colombet Louise. — Nègre Félix, employé, et Trouzet Marie. — Laurent Charles, boulanger, et Brun Adélaïde. — Cardinal Louis, employé, et Arzac Marie. — Colombat Jean, employé, et Scarpin Caroline. — Colombat Jean, employé, commissionnaire, et Girard Marie. — Porcar Max, journalier, et Polo Albert. — Tiersone François, chauffeur, et Barla Louise. — Giardiella Alfred, soldat au 10^e d'infanterie, et Blancher Anna, employée. — Lombard Gustave, serrurier, et Rossi Marcellina. — Giraud Jacques, employé, et Trocchio Raphaël, marchand de chaussures. — Chaurand Jean, Nicolas Catalina. — Battin Jean, couturier, et Rigault Philomène. — Reissot Elie, rentier, et Frat Sophie. — Peste Albert, marchand de chaussures, et Gaidy Antoine, industriel, et Fabre Rose. — Mallat Pierre, marin, et Sala Louise. — Massé Joseph, dessinateur, et Renier Philomène. — Massé Joseph, tailleur de pierre, et André Thérèse. — Noël Raymond, ingénieur, et Angelina Lucienne. — Larmont Louis, marchand de chaussures, et Dando Angéline. — Tricon Louis, ajusteur, et Icard Augustin. — Morel Ferdinand, employé, et Reaume Charles, dessinateur Théophile, journaliste, et Michau Isabelle.

Tribune du Travail

On demande des ouvrières mécaniciennes au courant de la coupe militaire, aux pièces ou de la journée, 2, des Chartreux, 9, 5^e arrondissement.

On demande des mécaniciennes, travail bien rétribué, on met au courant, 109, boulevard National.

On demande ouvrier serrurier. S'adresser M. Canepa J., 8, rue de la Combe, Trés pressé.

On demande ouvrière corsetière, 36, rue du Petit-Saint-Jean, de 6 heures à midi.

On demande des ouvrières pour le travail cloué pour la chaussure, chez Féraud, 74, rue Longue-des-Capucins.

On demande une apprentie repasseuse, rue Consolat, 12.

On demande mécaniciennes avec leur machine, pour capotes et vestes drap, 23, boulevard de Strasbourg.

On demande ouvrières pantalonnères pour culottes kaki, à 1 fr. 65, boulevard de Strasbourg, 23.

On demande une femme de ménage sachant coudre, un peu de cuisine, Pharmacie, 10, rue Rouvière.

On demande des demi-ouvrières couturières, rue du Musée, 30, au 4^e.

On demande un ouvrier teinturier et deux jeunes hommes de peine pour travail de teinturerie, traverse Chape, 37.

On demande ouvrières coupeuses de vêtements, chez P. Duménil, 3, rue Fortia, au 3^e étage.

On demande des ouvrières pour travaux militaires bien rétribués, Arènes Marseillaises, traverse Bacquet, Prado.

PAIN CONCENTRÉ CHARRASSE

Brevet S. G. D. G.
pour Prisonniers de Guerre et Soldats sur le Front
Trois fois plus nourrissant que le pain ordinaire. Se conserve frais
Vente exclusive : MAISON de RÉGIME CHARRASSE, 51, St-Ferréol, Marseille. Tél. 38-2

DRAPEAUX

DE TOUTES LES PUISSANCES
Vente en GROS et DÉTAIL
AU GRAND S'-MICHEL
40, rue des Minimes

ANGLAIS

Ce soir, à 8 heures, cours début à l'Institut Commercial de Marseille, 6, r. des Feuillants, et Noailles.

VIEUX DENTIFIERS

brisés, hors d'usage sont achetés, 10, r. Colbert, 2^e

PHOTOGRAPHIE

Robert Rogliano
40, rue Paradis - Marseille
SPÉCIALITÉ d'Appareillages inaltérables, REPRODUCTIONS et TRAVAUX INDUSTRIELS
Appartements Meublés CHAMBRES & CUISINES
46, rue Fortia

AVIS AUX LAITIERS

Mme les laitiers sont avisés qu'ils trouveront des courtois de coprah, première qualité, à l'huile de la Joannette (B. Robert et C^o) traverse du Moulin, Capélette.

SUISSE

couturière de vêtements, place St-Jean, 10, au 1^{er} étage. S'adresser rue Tivoli, 6, E. Schliatter.

POUR NOS SOLDATS

chez MAISTRE
place de la Préfecture, 1
Des couvre-nuages, manteaux, pélerines, matelas, etc., fabriqués avec des toiles supérieures absolument imperméables.

PROCÉDÉ MAISTRE

Prix et qualité incomparables

Ventes ou Achats de Fonds de Commerce

Les extraits ou avis de vente ou cessions de fonds de commerce ne peuvent être publiés en conformité de la loi du 17 mars 1909 dans le journal

LE PETIT PROVENÇAL

aux conditions de son tarif local ordinaire.

La loi stipule (article 3) que la publication doit être faite avec la diligence de l'acquéreur dans la quinzaine de la date de la signature de l'acte. Cette obligation devra être accomplie dans le délai de 15 jours après la première insertion.

L'extract ou avis contiendra : la date de l'acte, les noms, prénoms et domiciles de l'ancien et du nouveau propriétaire, la nature et le siège du fonds, l'indication du délai fixé pour la cession, ainsi qu'une élection de domicile dans le ressort du tribunal.

Officier P. M^{re}. On demande à louer une chambre, Bon réf. exp. c. mobil. S'adresser F. Arnoux, r. de l'Arbre, 35, 1^{er}

LE STYLO DU SOLDAT

Pour écrire sur le champ de bataille avec de l'eau, du vin, du café, etc.

INDISPENSABLE AUX MILITAIRES

est expédié franco par poste avec une plume de rechange

Contre 1 fr. 15 adressés à M. JUGE, dépositaire du « Petit Provençal » à Toulon

CARTES POST.

genr. exp. 0.95
Bernier 47, r. Lancry, Paris.

A LOUER

salle de bains avec toilette et cabinet, avec cuisine, chez dame venant sur la rue, 4, quel de la Joliette, au 2^e étage.

ABONNÉS ET LECTEURS

Qui demandez UN EMPLOI

Qui cherchez DES OUVRIERS EMPLOYÉS ou REPRÉSENTANTS DES COUTURIÈRES LINGÈRES, MODISTES BONNES ou CUISINIÈRES

Qui voulez offrir ou prendre en location DES APPARTEMENTS CHAMBRES, LOCAUX, VILLAS

Qui cherchez ou offrez de bonnes PENSIONS DE FAMILLE

Qui voulez acheter ou vendre un OBJET D'OCCASION

Essayez et lisez nos ANNONCES ÉCONOMIQUES "CLASSÉES" du MARDI et du VENDREDI

AUX RUBRIQUES : Demandes d'Emplois, Offres d'Emplois, Leçons, Cours et Institutions, Locations, Propriétés, Fonds de Commerce et Industries, Objets, Occasions, Animaux, Perdus et Trouvés, Mariages, Avis Divers, Petite Correspondance.

Prix : 0 fr. 50 la ligne Minimum de chaque insertion : 2 lignes, 1 franc

La ligne comprend 40 lettres ou signes. Les annonces portant l'adresse au Bureau du Journal n'ont pas de frais. Les textes doivent nous parvenir la veille de l'insertion, avant 5 heures, accompagnés de leur montant ou un mandat en bon de poste.

— Si, pour se remettre, on entrain boire une bouteille...
— Ce n'est pas de refus, camarade.
— Une heure après ils étaient amis. D'autant mieux et d'autant plus vite que le savaient, sans hésitation, avait dit, en entrant dans le bar, à l'oreille du sauté :
— Je te connais... tu t'appelles Coognoe... Tu vendes de la blanchette à Montmartre... j'en vends au quartier Latin et dans les ateliers de Montparnasse... On est des frères...
— Ils se serrèrent la main.
— Seulement, moi, le métier ne va pas. Je manque de marchandises. Je triplerais mes bénéfices si je savais comment me procurer de la coco... les pharmaciens richement... les fabricants de produits refusent, et par-dessus le marché, je suis traqué par la police...
— Tu me diras combien qu'il t'en faut par semaine... Je suis ton homme...
— Le moyen que tu prends ?
— Je le garde. C'est mon secret. Mais il est sûr. Tu peux y compter... à une condition... c'est que tu ne viendras pas me concurrencer dans mon patelin de Montmartre ?
— Ça ne serait pas juste et c'est juré.
— Tu connais mon nom, mais moi je ne connais pas le tien...
— C'était un dénommé Paris, à l'heure moment sans travail, ancien cuisinier, ancien comptable, ex-sous-off d'artillerie à Limoges... dans la moquette, pour le quart d'heure, à la recherche de la fortune... Si tu peux m'aider ?
— On verra... Ex-sous-off dans l'artillerie, c'est qu'on a des choses. Moi, tu sais, j'ai par un cordé à mon arc... Je ne remue... j'ai des relations... On cumule !...

ce que l'inconnu cherchait ? Alors, un saut dans la cabane... les meubles étaient éparpillés, les tiroirs bouleversés, tout perquisitionné, et la police savait à quoi s'en tenir... Car, en toute certitude, l'homme appartenait, ne pouvait appartenir qu'à la police, et peut-être que l'on soupçonnerait le commandant criminel auquel se livrait Coognoe dans les établissements nocturnes de Montmartre...
Ce qui lui souhaitait ne se réalisait pas... Nicole, au bout d'un quart d'heure, rentra, la porte se ferma... Alors, l'inconnu se souleva du tas de gravats, et longeant le mur de la cour, disparut.
Le lendemain, et les jours suivants, il ne trouva rien.
Mais ces jours-là, Coognoe, durant les mystérieuses pérégrinations de son commerce nocturne, fit une connaissance nouvelle... Une nuit, au coin de la rue Biot et de la place Clichy, il se trouva en pleine bagarre... une querelle entre apaches, dans laquelle Coognoe, ayant trop bu, déclara d'intervenir... Mais lui en prit-il ? Il fut resté sur le carreau, avec un couteau à trois dents dans le ventre, si un coup de bâton n'eût cassé le bras de l'apache, et si deux braves vigoureux, enlevant le marchand de coco comme une plume, ne l'avaient transporté dans les petites rues des Batignolles.
Les gardiens de la nuit, quand ils arrivèrent, trouvèrent la place nette...
Coognoe était dégrisé... Ils s'arrêtaient, devant un bar violemment illuminé.
— Merci, mon vieux frère... J'ai vu le couteau d'un peu près... Sans vous, il me serait entré jusqu'à la garde dans les boyaux...
Je le crois, fit paisiblement l'autre en plant...

THÉ des ALPES de RECH

45 ans de succès

Plus de TOUX ! Plus de RHUMES !

Généralisation radicale par le SIROP ANTIBACILLAIRE DE MERCADIER

Remède par excellence et incomparable pour la guérison de toutes les maladies des voies respiratoires : Toux, Rhumes, négligés, Bronchites chroniques, Grippe, Influenza, Catarrhe pulmonaire, Asthme, Maladie de Fortaine, Tuberculose, etc.

Ne poursuivant qu'un but humanitaire, celui de développer de plus en plus les bienfaits résultant de l'efficacité de notre sirop, dans les masses populaires, nous l'avons délivré gratuitement, pendant trois ans, à tous les malheureux et à tous les malades indigents, munis d'une ordonnance de Docteur ou possédant la carte de l'Institut antibacillaire. Pour éviter les abus qui se sont produits et pour que tout le monde puisse en profiter, nous avons résolu de le vendre à un prix des plus modiques.

Prix 1 fr. 50 le flacon de 300 grammes - 1 fr. le flacon de 150 grammes
Hors Marseille, ajouter 0.60 pour le port. - Par 6 flacons franco
Dépôt Général : Ph^{ie} DIANOUX, Grand Chemin d'Aix, 30, Marseille
Ph^{ie} du SERPENT, Rue Tapis-Vert, 34, et toutes les bonnes pharmacies

ON DEMANDE un bon compte, non mobilisable, pouvant donner main à travaux d'expédition. Situation stable. Faire offre avec références et présentation, Mondon, Valson.

OUVRIER chaudiériste est demandé. Bonnes références exigées. Écrire aux Papeteries d'Arles (B.-du-R.).

DAME VEUVÉ

bonne famille, malade ou employé dans maison de commerce. B. M., cours Lieutaud, 18.

SAGE-FEMME

M^{re} Annaud, 26, all. Capucines, prend pens. Consult. t. l. j. Discrétion.

ON DEMANDE des terrassiers, r. Pavillon, 22, au 1^{er} étage.

A vendre lit en fer, tube cintré et com. S'adresser cours Beuséne, 1.

CHAMBRES meublées indépendantes à louer. S'adresser boulevard Notre-Dame, 11, à la droguerie.

MAISON

à louer chemin de la Batterie, 2, 5 pièces, eau, chauffage, gaz, cour, lav. Prix 450 fr. S'adresser rue Ste-Philomène, 20.

HOMME

sérieux, de confiance, 35 ans, désire place garde entrepôt, magasin, surveillance jour ou nuit, offre, parait, références, pour, Marin, tabac-bar Mayan, rue Canabrière, 52.

Le Gérant : Victor HEYRIES
Imp.-Sic. du Petit Provençal, rue de la Darse, 75.

Soldats de France

QUATRIÈME PARTIE
LES FILLES DU GÉNÉRAL

Maintenant, lorsque Coognoe et la Pounaise sortaient de leur baraque, presque aussitôt surgissait derrière eux un homme, vêtu en ouvrier, coiffé d'un chapeau mou, la figure émaciée, les yeux luisants, le nez pointu, la barbe noire. L'homme les suivait pendant quelque temps, pour s'assurer qu'ils n'étaient pas près de revenir, et aussitôt s'en allait rôder rue Secrétan, aux alentours des ateliers incendiés. L'homme appartenait sans doute à la police, car il prenait toutes les précautions possibles pour ne pas être remarqué. En outre, il était évident qu'il en voulait à la cabane du ménage Coognoe, lequel, également, lui en dirait long sur l'existence louche des deux personnages, car parfois il entrain furivement dans la cour, se faufilant dans les débris jusqu'à la baraque, et là, essayait de voir et d'écouter d'entendre. En toute évidence, il était renseigné. Il savait que dans la maison, en s'en allant, Coognoe avait laissé une locataire et que, par conséquent, tant qu'il y aurait là un être vivant, un témoin, la tentative qu'il avait rêvée échouerait.

Certes, si on avait pu remarquer attentivement ses allures et ceux d'un dénommé qui traversait des phases d'hésitation et

d'une minute, le bras tendu pour ouvrir, ou pour frapper... le bras fut inerte... atteint de paralysie... l'homme passa la main sur son